

P R I N T E M P S 1 9 9 7

La Revue de l'Impériale



Le jardin secret du Canada

Le rêve d'un jardinier

*Aménagés sur une rive accidentée du
Saint-Laurent, les Jardins de Métis comptent parmi les
plus beaux jardins ornementaux du Canada.*

PAR GEORGE GALT

IL N'EST GUÈRE BESOIN DE FAIRE APPEL À SON imagination pour savoir à quoi ressemblaient ces lieux, les odeurs qui y flottaient, et la façon dont les rayons du soleil y caressaient les feuilles, il y a plus d'un demi-siècle. Le sentier serpente le long du même ruisseau bouillonnant, et les arbrisseaux, les vivaces en fleurs, les roses incarnat, les pieds-d'alouette bleu roi ainsi que le thym pourpré y croissent comme autrefois. Mais si vous désirez vraiment rêver tout éveillé, vous n'avez qu'à venir vous y réfugier en milieu de semaine, et à descendre le talus pour vous trouver au milieu des rocailles où ces jardins ont vu le jour, ou encore vous arrêter devant les luxuriants rhododendrons et les pavots rouges qui tapissent la vallée avoisinante. Peut-être, alors, pourrez-vous imaginer Elsie Reford, dans sa longue robe de cotonnade, coiffée d'un chapeau de paille à larges bords et chaussée de robustes bottes de travail maculées de terre, traversant le sentier pour aller transplanter une touffe de racines. Cela aurait pu se passer en 1928, une année avant qu'elle ne se joigne à la Royal Horticultural Society. Sa propriété, qui un jour serait rebaptisée « Les Jardins de Métis », est encore constituée en majeure partie de prés, de boisés et de berges ombragées. Quelques bouquets de lis encadrent la maison. Peut-être un coin ou deux ont-ils été aménagés en jardins.

En août dernier, l'après-midi où les Jardins de Métis ont été déclarés site historique national, Alexander Reford a terminé son allocution par deux phrases tirées du journal de son arrière-grand-mère : « Assise au pied de l'éboulis, je lève les yeux vers les arbres couverts d'exquises fleurs roses, un véritable enchantement. On peut en dire autant des talus que l'on aperçoit depuis la rocaille, et même d'un peu partout; les branches des spirées, gracieuses mais



*Une
image d'Elsie Reford
dans sa longue
robe de cotonnade,
coiffée d'un
chapeau de paille à
larges bords...*



alourdis par le poids des fleurs, resteront longtemps gravées dans notre mémoire... » Elsie Reford écrivit ces lignes en juin 1945, assise à l'ombre d'une tonnelle qu'elle avait aménagée sur ce terrain accidenté de la vallée du Saint-Laurent. Si l'on se fie à son journal, précis et parfois très révélateur, Elsie savait qu'au cours des vingt années précédentes, elle avait fait de son pavillon d'été, appelé alors « Estevan », une merveille d'horticulture. Mais elle ignorait que des millions de visiteurs en parcouraient un jour les sentiers sinueux pour admirer les plantes sélectionnées par elle avec soin. À la fin de la guerre, son jardin de seize hectares et la ferme adjacente étaient encore une réserve privée, peu connue à l'extérieur du cercle de ses proches.

Cette terre inculte et inhabitée située à l'embouchure de la rivière Métis, où fraie le saumon, avait été achetée par George Stephen, en 1886. Premier président du Canadien Pacifique et ex-président de la Banque de Montréal, George Stephen – qui devint plus tard le baron Mount Stephen – y fit construire un camp de pêche qu'il baptisa « Estevan », nom composé de son patronyme et de celui de son associé, William Van Horne. Elsie eut la bonne fortune d'être la nièce préférée de Stephen; ainsi, lorsqu'il retourna vivre en Angleterre en 1890, il lui laissa le libre usage d'Estevan. En 1918, Elsie, alors âgée de 46 ans et mariée à Robert Wilson Reford, fils d'un riche armateur dont il avait repris le flambeau, devint officiellement propriétaire d'Estevan. Quelques années plus tard, elle y planta un potager et, par la suite, entreprit d'y dessiner ce qui allait devenir l'un des plus beaux jardins ornementaux au Canada.

Pendant plus de 30 ans, Elsie s'adonna à l'horticulture en amateur. Puis, en 1954, à l'âge de 82 ans (13 ans avant sa



mort), elle fit don d'Estevan à son fils Bruce, officier à la retraite. Peu désireux de se charger de l'immense jardin et de la maison de 37 pièces, il conserva une ferme en bordure du fleuve et mit Estevan en vente. Le directeur du Jardin Botanique de Montréal exhorta le gouvernement du Québec à préserver la propriété et à en faire un centre de reproduction des plantes nordiques. C'est donc dans ce but que le gouvernement fit l'acquisition des jardins, dont la vocation changea toutefois en cours de route : on en fit une attraction touristique, qui devint une étape populaire auprès des voyageurs visitant la Gaspésie. Vers 1990, plus de 100 000 personnes s'y rendaient chaque année, affluence hors du commun pour un site éloigné de 270 kilomètres de Québec, mais tout de même insuffisante pour en assurer la rentabilité. En 1994, les Jardins ont donc été remis en vente.

LES PRIMEVÈRES
(À GAUCHE) ET
LES POMMIERS (CI-DESSUS)
CROISSENT EXCEPTIONNELLEMENT
BIEN AUX JARDINS DE MÉTIS,
QUI BÉNÉFICIERAIENT
D'UN MICROCLIMAT.



Historien formé à Oxford, Alexander Reford était doyen du St. Michael's College de l'Université de Toronto et travaillait à la rédaction du *Dictionnaire biographique du Canada*, lorsqu'il apprit qu'un appel d'offres avait été lancé concernant les jardins de son arrière-grand-mère. « Je préparais alors une entrée de dictionnaire sur mon arrière-arrière-grand-père Robert Reford – le beau-père d'Elsie – et je m'étais rendu à Métis pour effectuer des recherches. » Selon la rumeur, on projetait de construire un centre commercial qui risquait de détruire les jardins. « J'ai pensé à créer une fondation pour préserver le site. Mais j'ai immédiatement écarté cette idée quand j'ai su ce qu'il faudrait investir pour y arriver. » Il fit alors des démarches auprès de sa famille afin de voir si l'un des membres du clan contribuerait à sauver l'oeuvre d'Elsie. Finalement, Alexander, son frère Lewis et la femme

de celui-ci, Susan McArthur, tous deux courtiers en valeurs mobilières, s'associèrent aux Ateliers Plein Soleil, organisme sans but lucratif qui exploitait la boutique de cadeaux, le restaurant et le musée situés dans le vieux pavillon d'été.

Le marché leur fut adjugé. À l'été 1995, Alexander Reford, âgé de 32 ans, quittait son poste à l'université pour devenir le premier administrateur des Jardins de Métis privatisés. Il n'avait jamais même eu de boîte à fleurs chez lui.

AVANT QUE LE GOUVERNEMENT N'ACQUIÈRE LA propriété en 1961, on en parlait dans la région comme du *jardin de Madame Reford*. La propriété était sans doute la maison d'été la plus impressionnante des environs, même s'il en existait déjà de splendides : des Montréalais anglophones bien nantis s'étaient fait construire des maisons d'été le long du Saint-Laurent. Plusieurs d'entre eux s'établirent à Métis Beach (rebaptisée depuis Métis-sur-Mer), station estivale en vogue à l'époque de la construction du chemin de fer, et qui se targuait de compter sept hôtels ainsi qu'une petite gare.

Mais la propriété Reford occupa toujours une place à part. Éloignés de la route et dissimulés par un épais rideau d'arbres, la maison et le jardin étaient invisibles pour les passants. De nombreuses chambres d'amis et une vaste domesticité permettaient d'y séjourner en tout confort. Quelques estivants de Métis Beach furent conviés aux réceptions des Reford, mais la plupart ne franchirent jamais la grille principale avant que le gouvernement ne fasse l'acquisition de la propriété. Sociable, Elsie n'en tenait pas moins à son intimité. Elle n'ouvrit les jardins au public qu'en quelques occasions, dans les années 40, afin de recueillir des fonds pour l'effort de guerre.

LA CÉRÉMONIE TENUE EN AOÛT DERNIER aurait pu rappeler l'une des réunions de famille d'Elsie, sauf que l'on n'avait jamais vu autant de Reford à Estevan en même temps. Les descendants d'Elsie se rendirent aux jardins depuis le Québec, l'Ontario et la Nouvelle-Écosse : petits-enfants, arrière-petits-enfants et même de très jeunes arrière-arrière-petits-enfants couraient en tous sens, bichonnés et vêtus de leurs plus beaux atours. Mais contrairement à ce qui se passait à la vieille époque, on pouvait entendre parler français dans la foule.



La
propriété Reford
occupa toujours une
place à part. Éloignés
de la route et dis-
simulés par un épais
rideau d'arbres, la
maison et le jardin
étaient invisibles pour
les passants.



Parfaitement bilingue, Alexander Reford vit maintenant dans un cottage situé sur la propriété. Il est très conscient des susceptibilités de son nouveau milieu. « Le retour des Reford a éveillé une certaine méfiance, dit-il, mais je crois que nous sommes bien acceptés maintenant. » Il a réussi à vaincre la résistance des fonctionnaires en réitérant l'engagement passionné de son arrière-grand-mère envers l'horticulture. Lui et ses associés travaillent à revigorer les jardins, à replanter certaines espèces disparues et à en expérimenter de nouvelles, comme le faisait son aïeule.

« Quand elle a commencé à jardiner, je crois qu'elle ne faisait pas la différence entre un pissenlit et une marguerite, expliquait Alexander au cours d'une promenade en juillet dernier. « À la fin de sa carrière d'horticultrice, elle jardinait en amateur, mais en amateur averti. Elle correspondait avec des horticulteurs de partout en Amérique du Nord et d'outre-mer et a planté des espèces qui n'avaient jamais poussé dans cette partie du monde. »

Parmi les fleurs rares, on compte l'emblème des Jardins, le pavot bleu de l'Himalaya, ou *Meconopsis betonicifolia*, qui fleurit le long des cours d'eau au milieu de l'été. Originaire du Tibet, cette fleur prolifère davantage aux Jardins de Métis que partout ailleurs en Amérique du Nord. « Elle pousse également en Écosse, remarque M. Reford. Les gens de la région viennent nous en acheter des semences, mais personne, à ma connaissance, n'a encore réussi à en cultiver. »

Cette discrète fleur tibétaine, avec ses quatre pétales bleu ciel et ses pâles feuilles tombantes, qui s'est multipliée aux Jardins pendant des décennies, n'arrive pas à croître chez les proches voisins, ce qui vient étayer l'assertion selon laquelle les Jardins de Métis jouissent d'un microclimat.

« Nous ne disposons d'aucune preuve scientifique », reconnaît M. Reford, mais il est indéniable que les résultats obtenus aux Jardins sont extraordinaires. Les vents chargés de sel qui balayent la rive en toute saison peuvent ravager un parterre. Les Jardins, eux, nichés au confluent de la rivière Métis et du Saint-Laurent, traversés par un vigoureux ruisseau et protégés par un promontoire, sont à l'abri des pires conditions climatiques, tout en jouissant d'un haut degré d'humidité.

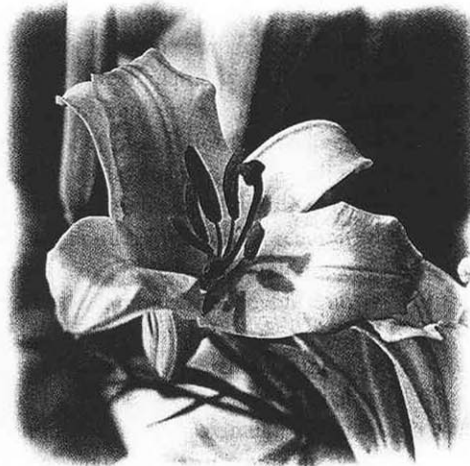
Si l'on veut bien comprendre la nature du sol à cet endroit, rien ne vaut la lecture d'un article écrit par Elsie



Reford en 1939 pour le *Lily Year-book* : « De la falaise qui surplombe la mer, au bout d'une plaine de 1 125 mètres, la terre descend en pente irrégulière, ici en douceur, là de façon abrupte, ce qui permet de procéder à des aménagements à différents niveaux, jusqu'à ce que la pente se transforme en précipice d'environ 9 mètres au-dessus d'un cours d'eau qui serpente en courbes gracieuses à travers tout le domaine... » Le terrain accidenté présentait de nombreuses possibilités, et Elsie Reford sut adapter ses plates-bandes aux pentes naturelles du domaine. L'architecte et dessinateur américain Frank Lloyd Wright n'aurait pu faire mieux : Elsie Reford était dotée d'un sens de l'architecture doublé d'un indéniable sens artistique.

Elle se passionnait particulièrement pour les lis, qu'elle incorpora dès le début à ses arrangements et qui se multiplièrent à mesure que son jardin prenait de

GEORGE STEPHEN (À GAUCHE),
PREMIER PRÉSIDENT DU CANADIEN PACIFIQUE,
FIT CONSTRUIRE LE CAMP DE PÊCHE
« ESTEVAN » (EN HAUT, À GAUCHE). LES
AZALÉES (EN BAS, À GAUCHE), LES CROCUS
(CI-DESSUS) ET LES LIS (CI-DESSOUS)
CONTRIBUENT À LA BEAUTÉ DES JARDINS.



l'ampleur, ainsi que pour la gentiane, que son arrière-petit-fils a réintroduite sur la propriété. On peut encore admirer une profusion de lis dans les divers aménagements qu'Elsie a su si bien marier. « Nulle part, dans les jardins d'Estevan, on ne trouvera de massifs de lis, écrivait Elsie. Ils sont toujours alliés à d'autres plantes, intégrés à des bordures herbacées, entourant des arbustes, des fleurs et des roses hybrides, enjolivant des rocailles originales; on les trouve, en fait, partout où le sol est cultivé... »

Les jardins ont conservé cet aspect coloré, cette luxuriance un peu désordonnée. Plus de 1 000 espèces de végétaux s'épanouissent dans des massifs, des bordures et sur les rives des cours d'eau. Des deux côtés de ce que la fondatrice appelait la « grande allée », et qui constitue la seule partie « classique » des jardins, on trouve des lis, des roses polyantha Pinocchio, des roses hybrides

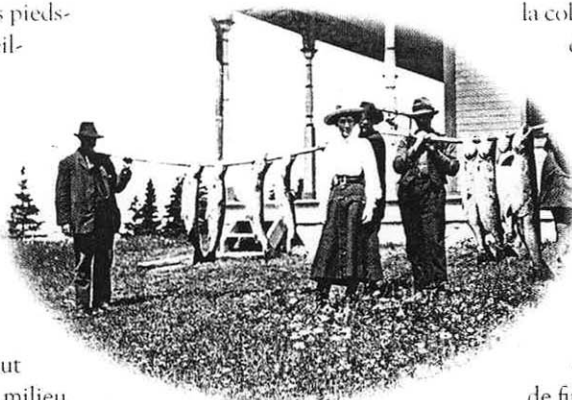
de thé Pink Peace, des pivoines, des pieds-d'alouette, des campanules et des oeillets à delta, entre autres. À la mi-été, si l'on descend dans la clairière de primevères, on découvrira des primevères roses et jaunes, un caragana (planté à Métis bien avant qu'il ne connaisse la vogue dans les jardins canadiens) et un rare faux-cyprès de Sawara, mis en terre par Elsie et qui fait maintenant plus de trois mètres. On peut aussi s'égarer dans la pommeraie, au milieu des vieux arbres en fleurs et contempler les taches de couleur que forment les massifs de dahlias, les brillantes feuilles de houx et le bleu tendre des ancolies.

DE L'AVIS GÉNÉRAL, ELSIE REFORD ÉTAIT UNE FEMME intransigeante, d'une moralité stricte, fière représentante de la vieille bourgeoisie anglaise de Montréal. À Métis, au milieu des fermes et des maisons de pêcheurs, à des centaines de kilomètres de la haute société montréalaise, elle, son mari et ses invités « s'habillaient » tous les soirs pour dîner.

« C'était un tyran, avouait l'un de ses petits-enfants en souriant au mois d'août dernier, jusqu'à ce qu'on lui tienne tête. » Selon Evelyn Annett, dont le père, Ernest Bufton, était majordome à Estevan, les Reford disposaient aussi des services d'un valet de pied, d'un cuisinier et de plusieurs bonnes. Derrière une glace, au musée Reford, qui occupe une partie de l'étage de la maison, on peut voir une mallette de cuir et de bois, fabriquée en Angleterre. Une inscription explique que cette mallette « fut utilisée au pavillon Estevan, pendant plus de 50 ans. C'est dans cette mallette que, tous les jours, Ernest Bufton, le majordome, portait le courrier au bureau de poste de Métis. »

L'atmosphère d'Estevan était solennelle, même sévère. « M^{me} Reford ne permettait pas la familiarité, se rappelle la fille de M. Bufton. Mais elle était extraordinaire; elle s'intéressait à la politique et aux affaires – contrairement aux femmes de cette époque. Et, bien sûr, elle vivait pour ses jardins. »

Les jardins nous font découvrir un aspect plus doux de la personnalité d'Elsie, et cependant, ils traduisent aussi sa force. Autant le décor était inspirant, autant le sol était de piètre qualité. « L'examen des lieux, écrivait Elsie, n'a révélé que 15 centimètres de la terre la plus pauvre... » Mais comme Elsie possédait un ruisseau à saumon au pied de



Les jardins nous font découvrir un aspect plus doux et coulant de la personnalité d'Elsie, et cependant, ils traduisent aussi sa force. Autant le décor était inspirant, autant le sol était de piètre qualité.



la colline, elle put troquer du poisson contre de l'engrais avec ses voisins, et contre un autre élément rare sur son terrain de conifères : des arbres feuillus. « L'aménagement de tout jardin doit se faire selon la formule suivante : une tranchée d'un mètre tapissée de 15 centimètres de larges pierres... » écrivait-elle. On y ajoutait ensuite de la tourbe et du sable, ainsi que divers mélanges de terreau de feuilles, de fin gravier, de chaux et d'engrais.

L'aîné de ses petit-fils, Robert Reford, âgé de 75 ans, se rappelle ses séjours à Estevan, dans les années 20 et 30. « C'était une superbe dessinatrice de jardins. Mais on pouvait aussi la voir à genoux par terre, avec les autres jardiniers. Elle se rendait aux jardins tous les matins et n'en revenait qu'en début d'après-midi. »

Aujourd'hui, Alexander Reford embauche plus d'une douzaine de jardiniers, en saison. La plus grande partie de l'année, il fait aussi appel aux services d'une hortultrice, Patricia Gallant, qui travaille aux Jardins depuis sept ans. S'occupant de la serre, où l'on fait germer toutes les annuelles et certaines vivaces, elle surveille les plantations et l'entretien des plantes. L'an dernier, on a réussi à faire pousser cinq nouvelles variétés de gentiane. À la suite du changement d'administration, le budget consacré à l'achat de semences et de plantes a été considérablement augmenté, ce qui ravit M^{me} Gallant. Les dernières années où le gouvernement était propriétaire des Jardins, le budget annuel affecté à ce poste était de 500 \$. Rien que la première année, M. Reford et ses associés y ont consacré 15 000 \$.

Au fil des ans, on a laissé entendre que les Jardins avaient perdu de leur personnalité sous l'égide du gouvernement. L'apport considérable d'Elsie Reford à l'horticulture était à peine reconnu. Il faut cependant admettre que le gouvernement a préservé sa création pendant plus de 30 ans. En tant que lieux publics, les Jardins étaient entretenus de façon impeccable. Quant à la maison, elle fut sauvée par les associés de M. Reford, les Ateliers Plein Soleil, qui y ouvrirent une boutique, un restaurant et un musée.

À L'EXTÉRIEUR DU QUÉBEC, LES JARDINS ne sont pas très connus. Environ 85 % des visiteurs sont de la province. Les autres viennent des États-Unis et d'Europe (il en vient davantage de France que de partout ailleurs au Canada). En 1996, des membres du Garden Club of America ont jugé le



décor et les plantes comparables à ceux des plus beaux jardins botaniques américains. Une horticultrice canadienne, venue des Maritimes pour visiter les Jardins en deux occasions depuis 1985, se montre encore plus enthousiaste. Dianne McLeod, consultante en horticulture à Fredericton et qui travaillait auparavant au jardin botanique de la Memorial University à St. John's, Terre-Neuve, a vu des jardins notamment en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Canada. « Les Jardins de Métis comptent parmi les plus beaux que j'aie jamais vus. Le site est magnifique et calme et l'on se laisse gagner par l'ambiance des bois, dès qu'on y entre. L'une des plantes qui m'y ont le plus impressionnée est la primevère appelée *Primula vialii*, plante assez rare et difficile à faire pousser. Il y avait aussi d'autres plantes recherchées, toutes bien agencées. On voyait que c'était bien pensé. »

ELSIE REFORD (À G., PHOTO DU CENTRE, EN COMPAGNIE DE SON FILS BRUCE EN 1900, ET À G., PHOTO DU HAUT, EN 1905, AU RETOUR D'UNE EXCURSION DE PÊCHE), S'ADONNA À L'HORTICULTURE EN AMATEUR, CRÉANT AINSI UN MAGNIFIQUE JARDIN QUI FUT DÉCLARÉ SITE HISTORIQUE NATIONAL L'AN DERNIER.



L'auteur de ce jardin bien pensé, Elsie Reford, cultivait des primevères il y a près de 60 ans. « J'ai commencé à creuser le jardin de primevères le long du ruisseau », écrivait-elle en août 1936. Elle tenait son journal pour consigner les joies que lui apportait le jardinage, mais aussi pour noter ses erreurs et ses échecs. Pour ceux qui désirent connaître la vision qu'elle avait de ses jardins, ses carnets sont inestimables.

Mais la plupart des visiteurs ignorent ses déceptions en matière d'horticulture. Si ses erreurs sont couchées sur papier, ses réussites surgissent du sol, dans le triomphe chatoyant des clairières et des tonnelles. Ces réussites constituent aussi son journal : elles sont inscrites dans chaque tige, dans chaque fleur épanouie, dont l'encre se renouvelle tous les étés. Bien sûr, le voyage peut sembler long pour qui veut admirer ces merveilles, mais on en revient rarement déçu. □